

Nicolas  
Nercam

## Avant-propos

Les études décoloniales, à l'origine du « tournant décolonial<sup>1</sup> » de ce début de siècle, questionnent la matrice du pouvoir associé à un savoir occidental, diffusé et objectivé par le réseau de la colonisation européenne depuis la mondialisation ibérique à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Elles sont issues des courants de pensée hispanophones et lusophones qui émergent en Amérique latine au tournant du xxi<sup>e</sup> siècle, pour rapidement se développer dans les campus universitaires nord-américains, puis européens.

La conquête de l'Amérique constitue la scène inaugurale de la modernité capitaliste et fut ainsi l'acte de naissance de nouveaux rapports coloniaux de domination qui ont façonné une hiérarchie planétaire des peuples, selon des critères d'ordre racial, sexuel, épistémique, spirituel, linguistique et esthétique. Ainsi, d'après le philosophe Enrique Dussel, 1492 marque le début de ce qu'il nomme le « système monde », plaçant l'Europe en son centre<sup>2</sup>. Par la notion de « colonialité », le discours décolonial considère que les indépendances des pays colonisés du Sud global n'ont pas mis fin à ces rapports de domination. De nos jours, si la décolonisation a bien été effective et que les empires coloniaux ont été, par le fait, démantelés, par contre la colonialité n'est pas enterrée et survit par le maintien de cette « matrice coloniale du savoir ». Elle continue de marquer les pays anciennement colonisés, tout comme ceux anciennement colonisateurs. Comme le relèvent Tatiana Flores, Florencia San Martín et Charlene Villaseñor Black :

L'héritage du colonialisme européen non seulement se répercute dans le présent par des répliques de rencontres qui ont débuté il y a plus d'un

1. La notion de « tournant décolonial » émerge en 2005, lors d'une conférence à l'université Berkeley

de Californie, organisée par Nelson Maldonado-Torres (voir Maldonado-Torres, 2011).

2. Dussel, 2000.

demi-millénaire, mais persiste aussi en tant qu'agent actif dans le soutien et le maintien des structures, des institutions et des systèmes de croyance coloniaux dont nous avons hérité<sup>3</sup>.

Afin de s'extirper de la colonialité et de la dépasser, il nous faut analyser les expériences vécues par celles et ceux qui ont résisté à l'imposition de ces régimes et aux blessures coloniales. Cette réflexion sur la matrice d'un savoir colonial va rapidement s'étendre à une critique de l'emprise culturelle du capitalisme global<sup>4</sup>, dans lequel le projet épistémologique du décolonial se double d'un projet politique. Il s'agirait, par la déconstruction des systèmes de domination, de faire advenir un monde véritablement débarrassé du racisme et de toutes les discriminations, en instrumentalisant un relativisme culturel universel. Le courant de pensée du « décolonial » propose, en plus du concept de « colonialité », plusieurs autres notions parmi lesquelles le « pluriversalisme »,

la contestation radicale de toute possibilité d'imposer un « universalisme hégémonique », caractérisant l'entreprise de rationalisation menée par l'Occident depuis les Lumières, en accordant une attention, à égalité de dignité, à toutes les autres formes culturelles et de connaissance<sup>5</sup>.

Pour certains, l'avènement du discours décolonial est perçu comme une machine à culpabiliser l'Occident, en remettant en question, de façon radicale, son legs culturel, sociétal, économique, politique et artistique. Le terme « décolonial » s'est, depuis quelques années, largement banalisé au sein du débat public traitant des crises et mutations de nos sociétés globalisées, en suscitant de fortes controverses à propos du passé colonial, sur les flux migratoires, la crise des États-nations et la persistance de relations inégales Nord-Sud. À travers le monde, du fait de l'instrumentalisation idéologique et politique extrêmement large du terme « décolonial », l'expression d'une critique et d'une déconstruction du discours colonial et de ses survivances contemporaines peut, dans certains pays, bénéficier à la reconnaissance de droits pour les minorités, tout comme elle peut, dans d'autres pays, justifier une politique nationaliste de persécution ethnique<sup>6</sup>.

En France, cette question pèse sur de nombreux débats politiques, épistémologiques, institutionnels, avec leurs passions et leurs polémiques<sup>7</sup>. En 2017, la tenue d'un atelier en « non-

3. Flores, San Martín et Villaseñor Black, 2023, p. 3 (traduction de l'auteur).

4. Bourguignon, Colin, 2016.

5. Bancel, 2019, p. 43. Le sociologue Ramon Grosfoguel est un représentant de ce postcolonial politique. Voir Grosfoguel, 2006, et Castro-Gómez et Grosfoguel, 2007.

6. C'est le cas, par exemple, des persécutions dont est actuellement l'objet la communauté des Rohingyas, vivant principalement dans l'ouest du Myanmar. Les violences, voire

le nettoyage ethnique dont cette communauté (majoritairement musulmane et bengalophone) est l'objet s'inscrivent dans le cadre idéologique d'une « bimanisation » de la société incluant l'élimination des scories du colonialisme. On reproche alors aux Rohingyas – reproche en grande partie infondé – les origines coloniales de leur implantation en Birmanie, liées à l'occupation britannique au XIX<sup>e</sup> siècle. « Le sort des Rohingyas au Myanmar », *Amnesty International*, disponible en ligne : <https://tinyurl.com/ye27mrm>.

7. Phoebe Clarke et Bruno Trentini témoignent de la diversité des orientations et des angles d'approche au sein de l'actuel débat autour du postcolonial et du décolonial, en affirmant : « Différents discours occupent l'espace, certains davantage identitaires, d'autres davantage politiques, certains encore tentent de construire une universalité possible, d'autres, plus communautaires, rappellent que l'universalité est une construction culturelle qui émane de l'Occident et du Nord » (Clarke, Trentini, 2019, p. 2).

mixité raciale » par un syndicat enseignant<sup>8</sup>, les prises de position du Parti des Indigènes de la République (PIR), la dissolution de la Ligue de Défense Noire Africaine (LDNA)<sup>9</sup> en 2021, de même que l'avènement d'un féminisme décolonial<sup>10</sup> – critiquant l'eurocentrisme du « mouvement féministe historique » qui aurait eu tendance à reprendre les clichés de la période coloniale sur les sociétés immigrées non-européennes – en sont des exemples symptomatiques.

Dans les années 2020, une série d'événements nord-américains, médiatisés à l'international, ont tout autant profondément choqué que créé de nouveaux espoirs. En février et mars 2020, la mort de deux Afro-Américains, Ahmaud Arbery<sup>11</sup> et Breonna Taylor<sup>12</sup>, sous les balles de la police et surtout, en mai, l'assassinat de George Floyd par la police de Minneapolis, dans l'État du Minnesota (déclenchant le mouvement social et politique *Black Lives Matter*), ont contribué à galvaniser un mouvement pour une justice raciale, en mettant en lumière la permanence de structures oppressives et racistes de la « suprématie blanche ».

Ces débats ont des retombées dans le domaine de la réflexion sur l'art et la culture, ainsi que sur les pratiques artistiques. Des historiens de l'art, des conservateurs de musées, des commissaires d'exposition et des artistes font maintenant explicitement référence au champ théorique du postcolonial et du décolonial. Dans la dynamique actuelle de démythification des « grands récits », le renouvellement de l'esthétique contemporaine est en particulier stimulé par les débats engagés autour des *Cultural Studies*, des *Postcolonial Studies*, des *Subaltern Studies* et des *Decolonial Studies*. Ces diverses études proposent de nouveaux outils conceptuels grâce auxquels sont reconsidérés les rapports entre « centre » et « périphérie », entre « local » et « global ».

Cet intérêt nouveau qui interroge les processus de mondialisation dans les arts peut être examiné en deux temps. En amont, l'analyse s'impose : celle des processus de marginalisation des formes artistiques jugées, jusque-là, à l'aune d'un certain modèle de légitimation. Des normes étalons, forgées en Europe depuis le XIX<sup>e</sup>, définissaient une ligne d'inclusion et d'exclusion qu'il s'agit, aujourd'hui, de dépasser. Cette marginalisation, mise en œuvre par de puissantes institutions culturelles et par les structures du marché de l'art, fut également légitimée par un certain discours esthétique. Dans cette optique, la pensée de Hegel et la critique formaliste de Greenberg<sup>13</sup>, considérées comme les principaux jalons d'une théorie

8. Anonyme, « Les ateliers de "non-mixité raciale" du syndicat SUD-Education 93 créent une polémique », *Le Monde*, article publié le 21 novembre 2017, <https://tinyurl.com/3dwyu6dr>.

9. Anonyme, « Le gouvernement annonce la dissolution de la Ligue de défense noire africaine », *Le Monde*, article publié le 29 septembre 2021, <https://tinyurl.com/2zn9ft68>.

10. Vergès, 2019.

11. Fausset, R. (2022), « Ahmaud Arbery Shooting: A Timeline of the Case », *The New York Times*, article publié le 8 août 2022, <https://tinyurl.com/e3tudx47>.

12. Anonyme, « Mort de Breonna Taylor aux États-Unis : des poursuites fédérales engagées contre quatre policiers », *Le Monde*, article publié le 4 août 2022, <https://tinyurl.com/3e7bx8zn>.

com/3e7bx8zn.

13. Nercam, 2015, p. 64-72.

ethnocentrée de l'art, furent l'objet de vives critiques<sup>14</sup>. Et c'est bien en se fondant sur ces critiques que l'artiste et théoricien Rasheed Araeen, fondateur de la revue *Third Text*, envisage l'art moderne comme une « citadelle » occidentale dont il invite les artistes non-occidentaux à faire le siège<sup>15</sup>. De son côté, l'historien de l'art John Clark, en dénonçant la trajectoire linéaire de l'art, considère la modernité occidentale comme un système clos, comme un discours replié sur lui-même, ne pouvant tolérer d'autres discours provenant d'autres sphères culturelles<sup>16</sup>.

En aval, à partir de cette contestation d'une définition de la création artistique comme intrinsèquement occidentale, réduisant les productions non-occidentales au pittoresque et à l'exotique, la recherche d'une alternative à une esthétique occidentalocentrée reste à trouver. Il s'agit d'effectuer, sur la scène universitaire, un renversement épistémologique des positions marginales des pays anciennement colonisés et de leurs pratiques culturelles et artistiques. Une approche décoloniale de l'art n'est donc pas simplement un exercice d'inclusion de nouvelles aires géographiques, de nouvelles temporalités, de nouvelles ethnicités dans une matrice théorique et pratique déjà existante, mais bien l'expression d'une nécessaire refonte des concepts, des valeurs, des attitudes et des pratiques artistiques.

Au sein de la production contemporaine (dite « de résistance », voire « activiste »), des pratiques artistiques visent à transcender les conditions de soumission d'autrefois, à supprimer les stigmates restants et à s'affranchir d'une « intimité culturelle et épistémologique avec l'ancien colonisateur »<sup>17</sup>. Ces pratiques dénoncent une série d'oppressions et d'aliénations considérées comme étant intrinsèquement liées les unes aux autres :

- la critique du capitalisme planétaire néolibéral et des grandes catastrophes écologiques ;
- la dénonciation des guerres, des conflits commerciaux et des périls cybernologiques ;
- le rejet des totalitarismes, des nationalismes et des fondamentalismes religieux ;
- la défense des droits des minorités et des populations immigrées ;
- l'adhésion aux combats féministes, antiracistes et LGBTQIA+.

Tout cela constitue un cadre à des productions artistiques dites « réactives »<sup>18</sup> à l'intérieur duquel les luttes postcoloniales et décoloniales trouvent leur place.

Les retombées du discours décolonial dans le domaine spécifique de l'esthétique et de l'appréciation artistique paraissent, pour le moins, bicéphales. D'un côté, elles ont une visée épistémologique et

---

14. Parmi les écrits les plus significatifs qui se sont attachés à dénoncer les dimensions occidentalocentrées de l'histoire de l'art, citons : Ferreira Gullar, *NeoConcrete Manifesto* (1959), Partha Mitter, *Much Maligned Monsters. History of European*

*reactions to Indian Art* (1977) et *Art and Nationalism in Colonial India (1850-1922)*. *Occidental Orientations* (1994), Tapati Guha-Thakurta, *The Making of a New « Indian » Art, Artists, Aesthetics and Nationalism in Bengal, c. 1850-1920* (1992).

15. Araeen, 1989.

16. Clark, 1993.

17. Dussel, 2000.

18. Macel, 2020.

désirent inspirer les sciences humaines et sociales dans un travail de déconstruction de leurs catégories. Cela se traduit, dans le champ esthétique, par une remise en cause de l'essentialisme moderniste et de ses valeurs artistiques étalons. Si l'avènement d'un art moderne et contemporain extra-occidental est aujourd'hui célébré par les instances du marché de l'art, la pensée postcoloniale et décoloniale s'efforce de nous mettre en garde sur les outils d'analyse de ce phénomène artistique encore souvent liés à une grille d'appréciation occidentale.

D'un autre côté, la pensée décoloniale cultive une dimension prophétique en appelant à l'avènement d'une nouvelle humanité, débarrassée de la figure coloniale et de la différence raciale. Cela se traduit dans le champ esthétique par l'aspiration à une nouvelle modernité, expurgée des travers impérialistes et eurocentristes et qui revendique à sa manière une dimension mondiale.

Pour nombre d'observateurs, l'artiste postmoderne (et en particulier l'artiste extra-occidental) se trouve à la pointe tant du mécanisme de la démythification des poncifs que de celui de la recherche d'une modernité alternative. Le cas particulier de l'apparition, sur la scène internationale de l'art contemporain, des artistes aborigènes australiens (Albert Namatjira, Naata Nungurayi), des *Native American artists* (Kevin Red Star, Mavis Doering), puis des artistes indiens *adivasi*<sup>19</sup> (Jivya Soma Mashe, Jangarh Singh Shyam) relève l'impact positif des études postcoloniales et décoloniales dans le domaine artistique. D'une part, ces plasticiens et plasticiennes mettent en lumière leur appartenance communautaire et leurs spécificités culturelles et artistiques. Ils et elles contribuent ainsi à bouleverser les fondements d'une « esthétique officielle » de la contemporanéité en art (héritière de l'essentialisme moderniste) qui niaient leurs particularismes. D'autre part, ces artistes affirment leur autonomie de créateurs et créatrices en prenant leur distance (d'un point de vue thématique ou plastique) avec leurs traditions d'origine. Cette distance garantit l'indépendance de la production artistique et évite tout déterminisme culturaliste.

Ce numéro de *Figures de l'art*, « Art & décolonialité », loin des polémiques qui font souvent obstacle à un véritable débat scientifique, se propose d'analyser les impacts du phénomène de la « décolonialité », tant au sein des sciences de l'art que des pratiques artistiques. Il s'agirait d'évaluer les éventuelles retombées épistémologiques, méthodologiques, ainsi que les possibles changements d'objets d'étude et de démarches artistiques que cette question du décolonial a pu susciter. Cette introspection sur les articulations entre arts et discours décolonial peut être présentée sous la forme de quelques principales interrogations, non exclusives et présentées ici de manière non limitative.

- Le « décolonial » fait-il ou non rupture avec le « postcolonial » ?

- Comment « la colonialité de la matrice du pouvoir<sup>20</sup> »,

ayant résisté aux mouvements d'indépendance et à la critique

19. Le terme « *adivasi* » signifie, en sanskrit, « premier habitant ». Les *adivasi* composent les communautés

tribales de l'Inde, installées dans le sous-continent bien avant l'arrivée des populations ariennes.

20. Quijano, Grosfoguel et Castro-Gómez, 2007, et Mignolo, 2011.

postcoloniale, continue-t-elle de se manifester dans les pratiques des arts, dans les institutions du monde de l'art et dans leurs approches théoriques ?

- Quels sont les héritages contemporains d'une « durée coloniale », toujours en cours et toujours en devenir car en constante saisie et ressaisie par différents acteurs du monde politique et du monde de l'art ?

- La dimension combative de la décolonialité peut-elle être également créatrice dans le domaine des arts ?

- L'impact du décolonial dans la sphère des arts contribue-t-il à la construction d'une « critique éthique radicale » ?

- Peut-on percevoir, au sein des manifestations artistiques et de leurs substrats théoriques, l'impact du décolonial dans l'émergence d'un art en direction d'une communauté spécifique ?

Travailler « Art & décolonialité » nous invite donc à repenser autant les approches des études postcoloniales et décoloniales que les pratiques artistiques et leur discours attenant.

Les articles réunis se proposent d'apporter des éléments de réponse aux questions des interactions entre arts et discours décolonial, en analysant une partie des multiples aspects, des formes et des conceptions d'un « art décolonial ». Le colloque international « Art et décolonialité. Pratique, théorie, paradigme », qui s'est tenu au Musée d'Aquitaine de Bordeaux et à l'université Bordeaux Montaigne les 26, 27 et 28 octobre 2022, a servi de préalable à l'édition du présent volume<sup>21</sup>. Les contributrices et contributeurs de cette parution proviennent d'un large éventail de champs disciplinaires (sciences de l'art, esthétique, histoire de l'art contemporain, sociologie, anthropologie, géographie, arts du spectacle, études littéraires, sciences de l'information et de la communication, littérature et culture latino-américaines) et d'activités (comme celles de commissaire d'exposition, designer graphique, enseignant chercheur et enseignante chercheuse, doctorante et doctorant). Ils et elles abordent également un ensemble varié de pratiques artistiques et d'objets visuels, troublant ainsi les distinctions académiques entre « beaux-arts », arts populaires, arts de masse et art commercial (installation, performance, théâtre, photographie, peinture, dessin, bande dessinée, typographie, roman francophone, musique et chant, visuels publicitaires) et reflètent une grande diversité géographique et culturelle (Belgique, Brésil, Burkina Faso, Colombie, Cuba, Espagne, États-Unis, Cameroun, France, Haïti, Japon, Mexique, République du Congo, Sénégal en particulier).

Cette publication se propose d'approcher la question des arts et de la colonialité au travers de quatre grandes parties, caractérisées

---

21. Ce colloque fut organisé par Nicolas Nercam (MICACESAH), Mathilde Bertrand (CLIMAS), Martine Bovo (AMERIBER) et Christine Ithurbide (PASSAGESCNRS), avec la collaboration de l'axe ADS (Art, Design, Scénographie : figures de l'urbanité) de l'unité de recherche MICA (Médiations, Informations,

Communication, Arts UR 4426), des unités de recherche CLIMAS (Cultures et Littératures des Mondes Anglophones ER 4196) et AMERIBER (Amérique latine, Pays ibériques ER 3656), de l'UMR PASSAGES (Reconfiguration des spatialités et changements globaux UMR 5319) de l'université

Bordeaux Montaigne et le soutien de l'UMR CESA (Centre d'Études Sud-Asiatiques et Himalayennes EHESSCNRSUMR 8077).

par leur extrême porosité. La première, « Les questions historiques, philosophiques, esthétiques et littéraires de la décolonialité », est subdivisée en deux sous-parties. D'abord les articles de Marie-Laure Allain Bonilla, de Michaela Ott, de Christine Chivallon et de Cécile Croce abordent des réflexions sur ce que « décolonialiser » signifie dans le domaine des arts et de la littérature. Un retour sur l'histoire et la philosophie occidentale nous invite à nous questionner sur la persistance d'une « matrice coloniale » épistémologique, terminologique et (*in fine*) idéologique en matière d'appréciation artistique. La seconde sous-partie (avec les articles de Jean-Ederson Jean-Pierre et de Milki Okubo) dévoile des champs d'application d'une littérature et d'un « art décolonial » au travers d'exemples empruntés aux littératures caribéenne et africaine et à l'activisme artistique japonais.

Les seconde et troisième parties explorent la décolonialité des arts au sein des deux aires culturelles spécifiques : le continent africain (avec les articles de Myriam Odile Blin, de Marine Schütz, de Lotte Arndt, d'Augustin Noukafou et de Justin Ebanda Ebanda) et celui de l'Amérique latine (avec les articles de Beatriz Martínez Sosa, de Lise Segas et de Gabriel Ferreira Zacarias). Les pratiques des arts deviennent les vecteurs de questionnements et de remises en cause tant de l'histoire de l'esclavage, des empires coloniaux et de la période de la décolonisation, que des codes de représentations cartographiques et des scénographies muséales ethnocentrés. Ces pratiques s'hybrident avec différentes formes d'activisme politique et social et participent, à leur manière, aux luttes contre la pollution, pour la défense de droits civiques, pour la reconnaissance des cultures autochtones « subalternisées », contre les brutalités d'un système néolibéral planétaire.

La quatrième et dernière partie, « Décolonialité : performances, théâtre, design et BD » (avec les articles de Sara Alonso Gómez, d'Armando Zacarias, d'Alexandra Aïn, de Pierre Katuszewski et de Marion Duval), met l'accent sur des interrogations autour de l'art rituel, de l'art magique et de l'art dit « primitif ». Le « décolonial » permet une extension considérable du terme « art » qui englobe alors des pratiques politiques, religieuses et médicales. Enfin, la persistance de la « matrice coloniale » peut également être perçue dans les bandes dessinées les plus diffusées et les plus populaires, ainsi qu'au cœur des typographies et des polices de caractères que nous utilisons quotidiennement.

Dans ce numéro, l'extrême diversité des conceptions et des appréciations, voire parfois les divergences d'interprétation, au même titre que la pluralité des objets d'étude, sont révélatrices du caractère profondément actuel des questions posées par les interrelations entre discours décolonial et pratiques artistiques, tant de la part de ceux et celles qui les conçoivent et les réalisent, que de ceux et celles qui les pratiquent et les utilisent.

Merci aux auteures et auteurs qui ont bien voulu nous confier leurs écrits et nous ont permis la réalisation de ce volume.

## Bibliographie

### Ouvrages, chapitres d'ouvrages et articles de revues

**A**raeen R. (1989), « In the Citadel of Modernity », dans Rasheed Araeen (dir.), *The Other Story, AfroAsian Artists in PostWar Britain*, Londres, South Bank Centre, p. 16-50.

**B**ancel N. (2019), *Le postcolonialisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », p. 43.

Bourguignon C. et Colin, P. (2016), « De l'universel au pluriversel. Enjeux et défis du paradigme décolonial », *Raison présente*, 199, p. 99-108.

**C**astro-Gómez S. et Grosfoguel, R. (2007), *El giro decolonial. Reflexiones para una diversidad epistémica, más allá del capitalismo global*, Bogotá, Universidad Central – Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos.

Clark J. (1993), *Modernity in Asian Art*, Sydney, University of Sydney.

Clarke, P. et Trentini, B. (2019), « Édito », dans Clarke Ph. et Trentini Br. (dir.), *Proteus. Cahiers des théories de l'art. (Dés)identification postcoloniale de l'art contemporain*, 15, p. 2.

**D**ussel, E. (2000), « Europe, Modernity, and Eurocentrism », *Nepantla: Views from the South*, 1 (3), p. 465-478.

**F**lores, T., San Martín F. et Villaseñor Black C. (2023), « Introduction – Decolonizing Art History in Pandemic Times », dans Flores T., San Martín FL. et Villaseñor Black Ch. (dir.), *The Routledge Companion to Decolonizing Art History*, Londres, Routledge, p. 3.

**G**rosfoguel R. (2006), « Les implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global. Transmodernité, pensée frontière et colonialité globale », *Multitudes*, 26, p. 51-74.

**M**aldonado-Torres N. (2011), « Thinking through the Decolonial Turn: Postcontinental interventions in Theory, Philosophy, and Critique – An Introduction », *Transmodernity: Journal of Peripheral Cultural Production of the LusoHispanic World*, 1 (2), p. 1-15.

**N**ercam, N. (2015), « Pensées postcoloniales, esthétique de l'art contemporain et mondialisation », dans Trentini B. et Yavuz P. E. (coord.), *Proteus. Cahiers des théories de l'art. Que fait la mondialisation à l'esthétique ?*, 8, p. 64-72, <https://tinyurl.com/ysxtfh43>.

### Articles de journaux

**A**nonyme, « Le gouvernement annonce la dissolution de la Ligue de défense noire africaine » (2021), *Le Monde*, article publié le 29 septembre 2021, <https://tinyurl.com/2znqft68>.

Anonyme, « Les ateliers de "non-mixité raciale" du syndicat SUD-Education 93 créent une polémique » (2017), *Le Monde*, article publié le 21 novembre 2017, <https://tinyurl.com/3dwyu6dr>.

Anonyme, « Mort de Breonna Taylor aux États-Unis: des poursuites fédérales engagées contre quatre policiers » (2022), *Le Monde*, article publié le 4 août 2022, <https://tinyurl.com/3e7bx8zn>.

**F**ausset, R. (2022), « Ahmaud Arbery Shooting: A Timeline of the Case », *The New York Times*, article publié le 8 août 2022, <https://tinyurl.com/e3tudx47>.

**Nicolas Nercam** est maître de conférences dans le département des Arts, UFR Humanités de l'université Bordeaux Montaigne. Il est membre de l'équipe de recherche du MICA, axe ATIIA - UBM. Il est chercheur associé au CESAH (EHESS-CNRS). Ses recherches portent sur les modernités artistiques extra occidentales (en particulier indiennes), les apports des théories postcoloniales dans le discours sur l'art, le phénomène de la mondialisation artistique, les nouveaux rapports entre l'artistique, le politique et le social. Il est l'auteur de nombreux articles sur ces thèmes de recherches : « Pensées postcoloniales, esthétique de l'art contemporain et mondialisation », dans Trentini Br. (dir.), *Que fait la mondialisation à l'esthétique ?* (Proteus. Cahiers des théories de l'art, 8), 2015, Paris ; « Censure et autocensure : le cas des pérégrinations du peintre Nirode Mazumdar », dans Courmont B. et Lincot E. (dir.) [Asia Focus - Programme Asie, 117], IRIS, Paris, 2019 ; « La dramaturgie des relations entre "Eros et Thanatos" – études de cas dans l'art contemporain indien : les productions d'Anita Dube et de Tejal Shah », dans Parlier Renault E. et Vial-Kayser C. (dir.), *Eros et Thanatos* [Revue Art Asie Sorbonne - carnet du CREOPS (revue du Centre de recherche sur l'Extrême-Orient de Paris-Sorbonne)], 2023 ; « Artivism Unveiled : Tracing the Historical and Aesthetic Roots of Activism in South Asia », dans Bautès N., Ithurbide C. et Nercam N. (dir.), *Art & activism in South Asia* (SAMAJ), Paris, 2023.

